



Jean-Joseph Weerts à La Piscine-Musée d'art et d'industrie André Diligent à Roubaix.

Photo D. Van Assche

UNE IMAGE SI CÉLÈBRE QU'ELLE EST DEVENUE ANONYME

L'œuvre du peintre Jean-Joseph Weerts (1846-1927)

Chantal Acheré – Lenoir

Un accident au bras, survenu à l'âge de deux ans, ordonne à tout jamais le destin de peintre du jeune Jean-Joseph Weerts (1846-1927). Sa guérison fut en effet conditionnée à la médecine de l'époque, elle préconisa de porter le bras en écharpe, et ce durant neuf longues années, ce qui amena naturellement le jeune enfant à occuper son temps au dessin, passion transmise par son père, ancien élève de l'École des beaux-arts d'Anvers. Très tôt d'ailleurs, le jeune enfant révèle des dispositions étonnantes pour le dessin. Par la suite, elles seront enrichies par ses professeurs de l'École des beaux-arts de Roubaix dont il fut un brillant élève, remportant tous les prix. À tel point que la ville, sensible au talent de l'un des siens, créa en 1867 sa toute première bourse, qu'elle attribua au jeune Weerts pour qu'il puisse se perfectionner à l'École des beaux-arts de Paris, dans l'atelier d'un grand maître, Alexandre Cabanel.

Lorsque Weerts s'inscrit à Paris, il déclare être né à Roubaix le 1^{er} mai 1846, de parents belges émigrés, venus s'installer dans la ville du textile en plein essor. Aîné d'une famille de neuf enfants, il est reconnu à sa naissance par sa mère Stéphanie Deleu, âgée de 23 ans (1825-1874), née à Izegem en Belgique. Il faudra attendre 1866 pour que son père (1807-1883) le reconnaisse, année où ses talents d'artiste peintre sont remarqués par la presse locale. Cette dernière suivait pas à pas la progression de la carrière du jeune Roubaisien, le présentant alors comme un artiste acharné au travail, consciencieux et surtout promis à un grand avenir dont la ville tirait grande fierté.

137

Exposant pour la première fois au Salon de 1868, il rencontre ses premiers succès en 1872, avec le *Portrait de Madame Gallie-Marie*¹, célèbre cantatrice, représentée dans le costume de l'opéra de Cormon et Carré où elle interprétait le rôle de Kaled dans *Lara* et qui se distingua plus tard dans le tout premier rôle de Carmen. L'année suivante apparaît un tableau d'inspiration patriotique, *Fais ce que dois*², s'attachant aux conséquences de la guerre de 1870. Dans un espace converti en hôpital où un petit autel a été élevé à la hâte, un officier blessé à mort, entouré de sœurs de charité, fait face à un militaire. Il serre dans une dernière étreinte les doigts du mourant, témoignage du devoir militaire. En 1875, il aborde la peinture religieuse, son *Jésus-Christ descendu de la Croix*

lui vaut d'être classé hors concours, *La Légende de saint François d'Assise* lui apporte, en 1877, le prix Vicar, *L'Évanouissement de la Vierge* lui vaut une médaille au Salon de 1878, *L'Exorcisme au Moyen Âge* (1889) suscite une seconde médaille au Salon³. Dans ce grand panneau, Weerts raconte une scène relevant du grand exorcisme, utilise astucieusement l'architecture et la sculpture au profit de son sujet, capture la lumière afin de signifier à la fois le renouveau et la renaissance de l'homme qui, après avoir connu les ténèbres qui se sont emparées de lui, devrait faire place, la cérémonie de l'exorcisme achevée, à la lumière. Puis viendra en 1895, à mi-chemin entre peinture religieuse et peinture patriotique, un grand tableau, *Pour l'humanité pour la patrie*⁴, qui ira décorer la chapelle de la Sorbonne. Cette fois, il fait intervenir l'image du Christ et du cuirassier, introduisant un parallèle entre espace sacré et espace républicain qui s'étend aux deux communautés qu'il rassemble dans la mort, une mort expiation qui sous-tend le sauvetage de l'humanité. Ainsi la mort du cuirassier pourrait aussi représenter de sa part une forme de protestation politique.

Commandé par l'État

S'ouvre alors le feu d'une réussite éclatante pour l'artiste qui, sa vie durant, connaîtra gloire et succès avec une succession ininterrompue d'envois aux nombreux Salons de l'époque. Renonçant peu à peu à la peinture d'histoire religieuse, il cède à la peinture d'histoire et désirant parler à l'esprit autant qu'aux yeux, cette peinture d'histoire s'attachera aux plus célèbres épisodes de la Révolution française. *L'Assassinat de Marat* (1880) et, plus encore, *La Mort de Joseph Bara*⁵ (1883) lui permettent d'être distingué dans l'ordre de la Légion d'honneur. L'artiste était parvenu à provoquer l'émotion par l'indéniable sentiment patriotique qu'il traduisait dans son tableau, illustrant la mort tragique de Bara, par la puissante intensité dramatique qui en jaillissait. Weerts présente en effet Bara en gros plan, en uniforme de hussard, dans une attitude de crucifié, sous la menace de ses brutaux assaillants, cramponné aux rênes des chevaux qu'il conduisait. Commandé par l'État, ce tableau du célèbre héros de 1793 fut popularisé par les livres d'histoire des écoles de l'État qui le reproduira sur une période consécutive de plus de soixante-dix ans. Le patriotisme qu'il véhiculait incita d'ailleurs l'État à le reproduire en cartes postales à 300 000 exemplaires, distribuées dans les écoles. Son impact fut tellement fort qu'on le retrouve encore dans le calendrier édité par le Parti communiste français en juillet 1947.

Dans la longue série de sujets historiques à mettre à son actif, se trouve encore *La Nuit du 9 au 10 Thermidor* (1897), qui lui vaut la rosette de la Légion d'honneur. Cette peinture sur panneau de bois, d'une troublan-

te réalité, reflète la maîtrise du peintre qui n'hésita pas, pour obtenir le clair-obscur souhaité, à peindre la nuit à la lueur de bougies.

Portraitiste incontesté

Peintre d'histoire, peintre de sujets patriotiques, de sujets religieux, Weerts fut également excellent portraitiste. Il exécuta des portraits issus de la pure tradition académique, mais se distingua par ses minuscules petits portraits fins, précis, « grands comme la main » qui firent son succès et son originalité. À travers ces portraits, s'exprime sa volonté de tout dire, de tout embrasser de la personnalité de son modèle, jusqu'à puiser dans son âme. Alors qu'il exposait six petits portraits peints sur panneau de bois au Salon de la société nationale des Beaux-Arts de 1912, le président de la République Armand Fallières qui s'était arrêté devant ses portraits dira de ses œuvres « Monsieur Weerts sait demeurer grand, même quand il se fait petit ». Par leur qualité où palpite une forte intensité d'expression, par leur facture serrée et délicate, ces habiles et minuscules portraits expressifs contiennent précision du dessin, exactitude du détail ; il s'en dégage également une très grande vigueur et surtout une puissante force du regard qui les rattachent fondamentalement à la tradition flamande.

Succès, gloire, reconnaissance

Weerts est donc l'auteur d'une œuvre prolifique et variée. À tel point variée que, connaissant ses aptitudes, l'État lui confia l'exécution de décors monumentaux de bâtiments publics. Ces œuvres de grande dimension, généralement à caractère historique, peuplées de personnages constituant autant de portraits d'hommes et de femmes célèbres de son époque, appartenant au monde politique, au monde des affaires ou au monde de l'art que l'actualité plaçait sous ses feux sont encore visibles de nos jours et avec toute leur vigueur, sans que l'on ait eu pour autant recours à une quelconque restauration. Au plafond de l'hôtel de ville de Limoges, il représenta les *Franchises de la ville* (1883), à l'hôtel de la Monnaie, il mit en scène *Le Triomphe de l'Exposition universelle de 1889* (1892), à la Sorbonne, il remplaça le célèbre bâtiment dans son siècle d'origine, illustrant la célèbre *Fête du Lendit* (1903). À l'Hôtel de Ville de Paris, il participa à la décoration de la prestigieuse salle des fêtes (1893) provoquant l'adhésion de tous au modèle qu'il proposa pour la composition des figures illustrant les grandes provinces de France. À l'université de Lyon, il souligna l'empreinte de la Rome antique dans le *Discours d'éloquence sous Caligula* (1911) et enfin, à l'hôtel de ville de Roubaix, il mit en valeur la proclamation de *La Charte des drapiers* (1914), symbolisant l'épanouissement de la ville au Moyen Âge, allant jusqu'à

139

provoquer un audacieux parallèle entre Moyen Âge et XIX^e siècle où la ville connaissait une extraordinaire vitalité.

Pendant toute sa carrière de peintre de la Troisième République, il rencontra succès et gloire, intégrant le Conseil supérieur des Beaux-Arts et recevant les insignes de commandeur de la Légion d'honneur, distinction célébrée magistralement par sa ville natale. Avec elle, il a entretenu des liens très forts, mais aussi avec tout le nord de la France, participant aux expositions artistiques qui y étaient organisées. Il avait accepté la lourde charge de vice-président de la Société artistique et littéraire de Roubaix, tout comme il assumait, pendant plus de 22 ans et jusqu'à sa mort, les fonctions de président de l'association des anciens élèves de l'École supérieure des arts et industries textiles de Roubaix. À sa ville natale de Roubaix, il vouera une reconnaissance éternelle, pour la bourse d'étude qu'il avait reçue d'elle au début de sa carrière de pein-



Fragment de
« L'Assassinat de
Marat » de Jean-
Joseph Weerts,
La Piscine-Musée
d'art et d'industrie
André Diligent à
Roubaix.

tre. La fondation en 1924 du prix de peinture « Weerts », attribué de 1925 à 1952, ainsi que la création de son musée où il fit une importante donation et qu'il eut la chance de créer et d'inaugurer de son vivant, constituent un témoignage fort de sa gratitude. Il déploiera une grande énergie pour convaincre de nombreux collectionneurs de s'associer à la donation de ses tableaux à son musée et ira même jusqu'à intervenir avec succès, auprès de l'État, pour faire venir dans sa ville natale son tableau *L'Assassinat de Marat*, acquis par l'État et déposé au musée d'Évreux.

Tradition et métier

Portraitiste notable et incontesté, décorateur monumental distingué, habile peintre de scènes religieuses, historiques et patriotiques consacrées par le temps, Weerts, qui aborda tous les genres et consacra toute

sa vie à la peinture, laisse à sa mort survenue à Paris le 28 septembre 1927, un souvenir fort dans sa ville natale. Celle-ci lui éleva un buste dans le parc Barbieux et attribua son nom à l'une de ses rues. Ses œuvres se retrouvent dans beaucoup de musées français, dont un grand nombre au musée de Roubaix, et de l'étranger ainsi que dans des collections particulières.

Des années ont passé, l'époque, le climat spirituel, politique et artistique ont changé. L'étude de la vie et de l'œuvre de l'artiste, à travers les

**François-Léon
Sicard, Buste de
Jean-Joseph Weerts
à La Piscine-Musée
d'art et d'industrie
André Diligent à
Roubaix (JJW n° 49).**



141

méandres de sa correspondance, les comptes rendus de la presse, les carnets de notes et de croquis, les opinions des critiques et la confrontation avec les études et les œuvres, a fait surgir un autre Weerts: l'image d'un homme intransigeant, image qui n'a cessé de se brouiller ou de se densifier au fur et à mesure que de nouveaux indices venaient concurrencer les clichés, les légendes ou les interprétations convenues.

Cette étude de l'artiste a permis cependant de mieux le comprendre, de l'insérer dans une vie accomplie. Tout en saisissant à leur juste va-

leur les implications du peintre dans le développement de la peinture du XIX^e siècle, elle autorise désormais à livrer à l'épreuve du temps et à soumettre au jugement de chacun son apport à la peinture de son époque.

Bien que son nom soit oublié de nos jours, l'étude de son œuvre a permis de déceler un artiste sensible, sincère et courageux, doué d'une parfaite connaissance de son métier. Et si, de nos jours, Jean-Joseph Weerts déçoit les exigences de la modernité actuelle, pour n'avoir pas révolutionné avec fougue et éclat la perception de la couleur et de la forme, il s'inscrit parfaitement dans la tradition des grands peintres flamands qui ont marqué la peinture de la Troisième République. Son talent lui a permis de marier avec tact et mesure le luminisme des visages qu'il retraçait et le décryptage psychologique des personnages qui s'offraient à ses pinceaux, avec la peinture de son époque, laissant sa signature à des morceaux inoubliables qui ont fait dire, notamment au critique Louis Gillet, qu'avec son fameux Bara « il a eu cette fortune de créer une image si célèbre qu'elle est devenue anonyme ; elle a cette immortalité d'une chanson populaire qui va sur toutes les lèvres et aborde l'avenir portée par le cœur de la patrie. On peut envier l'artiste à qui il est arrivé de faire une œuvre qui a l'élan d'une Marseillaise et la vie d'une légende »⁶.

Weerts avait donc, dans ses œuvres, cette capacité de synthétiser toutes les passions.

Notes :

- 1 Huile sur toile, 1,33 x 0,84 m, S. D. dr., 1872, collection du musée de Tourcoing. Exposition de la Société des artistes français (1872), n° 1523 ; Salon triennal de Bruxelles (1872) n° 880 ; exposition de Londres (1875) ; exposition théâtrale de Paris (1908) ; exposition « Tourcoing au XIX^e siècle » (1976).
- 2 Huile sur toile, 1,18 x 1,45 m, S.b.dr. (1872), collection La Piscine, musée d'Art et d'Industrie de Roubaix JJW n° 47. Exposé au Salon de Valenciennes (1872), Salon de la

- société nationale des Beaux-Arts (1873) n° 1475, catalogue de la rétrospective Jean-Joseph Weerts à Roubaix (1989) p.42 n° 13.
- 3 Jésus-Christ descendu de la Croix, huile sur toile 1,66 x 2,75 m, S.D.b. dr, 1875, collection La Piscine, musée d'Art et d'Industrie de Roubaix JJW n° 16. Exposé au Salon de la SAF (1875) n° 1989. Exposition universelle (1878) n° 849. Salon triennal de Bruxelles (1881) n° 889. Salon de la SNBA (1925) n° 379. Catalogue de la rétrospective Jean-Joseph Weerts, Roubaix, (1989), n° 18.

La Légende de saint François d'Assise, huile sur toile, S.D.b.d, 5,72 m x 3,90 m, 1877, musée de Lille n° 2160. Salon (1877) n° 2760 ; exposition de Lille (1877). in catalogue illustré 1877. La Liberté, 5 mai 1877 par Paul de Saint-Victor. Le Temps, 6 mai 1877, par Paul Mantz. Le Rappel, 7 mai 1877, par Judith Gautier. Le Soleil, 10 mai 1877, par Émile Cardon. Journal de Roubaix, 10 mai 1877. Le Moniteur universel, 12 mai 1877 par Georges Lafenestre. Le Journal des débats, 12 mai 1877, par Charles Clément. XIX^e siècle, 13 mai 1877. La Petite Presse, 14 mai 1877, par Victor Cochinat. Le Télégraphe, 23 mai 1877, par Henry Fouquier. La Presse, 23 mai 1877, par Jules Clarétie. Le Petit Moniteur, 25 mai 1877, par Camille Debans. Le Petit Parisien, 30 mai 1877, par Alex Sothey. Le Journal de Clermont, 30 mai 1877. L'Événement, 6 juin 1877, par Arsène Houssaye. La République française, 6 juin 1877, par Paul Burty. La Gazette universelle des étrangers 10 juin 1877. L'Artiste, juillet 1877, par Edmond About. Revue d'histoire de l'art contemporain, 2^eme volume, 1888, Paris, p. 165 par Arsène Houssaye. Gazette des Beaux-Arts, 1877, par Duranty, p 48. Le Courrier du dimanche, 6 janvier 1878. Roubaix-Artiste, 4 août 1888, par Médéric Barthel. Le Nord illustré, les gens de chez nous : Jean-Joseph Weerts, n° 16, 1890, p. 243. Hugues Balagny, Notre Gazette, mai 1911 : Les peintres contemporains, Jean-Joseph Weerts, p. 6. L'Évanouissement de la Vierge, huile sur toile, 1,62 x 2,71 m s.d. b.dr J.-J.Weerts, 1878, collection musée de Dunkerque (dépôt de l'État en 1879) Inv. P 570,

répertoriée sous « La Vierge évanouie entre les bras des saintes femmes ». Exposé à l'Exposition universelle (1878) n° 2292, catalogue de la rétrospective Jean-Joseph Weerts à Roubaix (1989) n° 24. L'Exorcisme au Moyen Âge, huile sur toile, 4,55 x 3,40 m, S.b.g. J.J. Weerts, 1889, ancienne collection MAIAD JJW n° D989-1-1 (dépôt FNAC à la ville de Roubaix). Localisation depuis 2005, église Saint-Martin de Roubaix. Nous avons repris les dimensions fournies lors de l'enregistrement de l'œuvre à l'inventaire du 12 août 1889, alors que d'autres sources donnent des dimensions différentes. Exposition universelle (1889), rétrospective Weerts, Roubaix (1989) hors catalogue. 4 Huile sur toile, 3,85 x 2,40 m, s.d.b.g. 1895. Placé à l'église de la Sorbonne, 9 décembre 1900 à 1932. Réintégration dans les dépôts des ouvrages d'art de l'État (arrêté du 10 août 1934). Affecté au musée du Petit Palais de Paris, n° PPP 3782, musée des Beaux-Arts de la ville de Paris, en dépôt le 15 octobre 1998 par la conservation des œuvres d'art civiles et religieuses. Exposé au Salon de la SNBA (1895), n° 1247 ; exposition de la Société artistique de Roubaix-Tourcoing (1895) ; exposition de Rouen (1896) ; Exposition universelle (1900) n° 1927. 5 La fiche d'œuvre du musée d'Orsay n° 9165, RF 570 annonce que La Mort de Joseph Bara est une huile sur toile, 3,50 x 2,50 m, S.D.b.d. J.J. Weerts, 1883. Elle contredit la note du 11 novembre 1889 du ministère de l'Instruction publique et des Beaux-Arts, qui donne d'autres

dimensions 3,06 x 2,50 m et un autre n° d'inventaire 1470. (A.N., série F 21/4346 et série F 21/261 et F 21/4346.) Déposé au Palais de l'Élysée (1889-90), musée du Luxembourg (1890-1926), à la préfecture du Haut-Rhin (1926-1979), mairie de Palaiseau (1979-1986), bicentenaire Bara, Festival de Palaiseau (1979), musée du Louvre (1986), affecté au musée d'Orsay (1986 n° 9165, RF 570). Exposé au Salon de la SNBA (1883) n° 2427. Salon triennal de Paris (1883) n° 703. Exposition d'Anvers (1885), Festival de Palaiseau : bicentenaire de Bara (1979). Cité in *Progrès du Nord* 2, 5 mai 1883, *Le Radical*, 9 mai 1883 Albert Pinard ; *Moniteur universel*, 10 juin 1883 ; *La République française*, 19 juin 1883. *Les Artistes du Nord au Salon de 1883* par Théophile Denis, imp. Jules Petit, Lille p. 46 à 50. Catalogue sommaire illustré des peintures, Paris, RMN, 1990, vol. 2, p. 483.

6 Louis Gillet, *Le Gaulois*, vendredi 14 mai 1926.

SAMENVATTING:

De schilder Jean-Joseph Weerts

Als kind moest Jean-Joseph Weerts (1846-1927) gedurende enkele jaren zijn arm in een verband dragen. Daardoor kon hij zich met niet veel anders bezighouden dan met tekenen. Hij werd daarin gestimuleerd door zijn vader die een oud-leerling was van de Antwerpse Academie voor Schone Kunsten. De jongen kon zijn talenten verder ontwikkelen aan de School voor

Schone Kunsten van Roubaix, waar hij alle prijzen wegkaapte.

Zijn talent was zo duidelijk dat de stad in 1867 speciaal voor hem een beurs instelde, waarmee hij zich aan het Instituut voor Schone Kunsten van Parijs, onder de leiding van Alexandre Cabanel, kon vervolmaken.

Toen hij zich in Parijs inschreef, verklaarde Weerts dat hij op 1 mei 1846 in Roubaix geboren was, als zoon van Belgische emigranten. Zijn moeder, Stéphanie Deleu, kwam uit Izegem. Zijn vader zou hem pas in 1866 als zoon erkennen.

Op het Salon van 1868 was voor het eerst werk van hem te zien. Zijn eerste succes kende hij in 1872 met een portret van de zangeres Madame Gallie-Marie. In 1875 legde hij zich toe op de religieuze schilderkunst. Hij schilderde o.a. een Kruisafneming en in 1877 de Legende van Franciscus van Assisi waarvoor hij de Wicar-prijs ontving. Het schilderij "L'evanouissement de la Vierge" werd op het Salon van 1878 bekroond. Voor "Exorcisme in de Middeleeuwen" kreeg hij in 1889 een tweede medaille. In 1895 ontving hij de opdracht om een groot paneel te maken voor de kapel van de Sorbonne. Dit werk met als titel "Pour l'humanité, pour la patrie" hield het midden tussen een religieus en een vaderlandslievend schilderij. De carrière van de schilder nam vanaf toen een hoge vlucht. Hij

legde zich meer en meer toe op de historische schilderkunst en daarbij ging zijn aandacht vooral uit naar de hoogtepunten uit de Franse Revolutie. Het schilderij “De moord op Marat” (1880) en vooral “De dood van Joseph Bara” (1883) leverden hem een Legion d’Honneur op. Dit laatste schilderij werd zeer populair omdat het gedurende meer dan zeventig jaar afgebeeld werd in schoolboeken en ook op postkaarten, die in de scholen werden verspreid. De afbeelding werd zelfs nog tot in 1947 door de Communistische Partij gebruikt.

Weerts was ook een begaafd portrettist. Hij maakte portretten in een zuivere academische traditie, maar onderscheidde zich ook door fijn geschilderde kleine portretten, niet groter dan een handpalm. Door de grote expressiviteit ervan sloot Weerts aan bij een Vlaamse traditie.

Door zijn veelzijdigheid kende de Franse staat Weerts ook verschillende monumentale opdrachten toe. Het waren meestal historische schilderijen van zeer grote afmetingen. Er is o.a. werk van hem te bekijken in de

stadhuizen van Limoges, Parijs en Roubaix en in de Sorbonne. Hij onderhield sterke banden met zijn geboortestad Roubaix. Hij was er vice-voorzitter van de Société artistique et littéraire en tot aan zijn dood ook voorzitter van de Oud-leerlingenbond van de Hogeschool voor kunst en textielindustrie. Hij bleef zijn stad dankbaar voor de beurs die hem aan het begin van zijn carrière werd toegekend. Van 1924 tot 1952 werd een Weerts-prijs uitgereikt en hij maakte ook de oprichting mee van een museum dat aan hem gewijd was en waaraan hij een belangrijke schenking deed.

Weerts overleed op 28 september 1927 in Parijs. Heel wat Franse en buitenlandse musea hebben werk van hem in hun collectie. Langzamerhand verdween hij uit de belangstelling, maar de studie van zijn werk toont een gevoelige en ernstige schilder met een zeer grote vakkennis. Hij past helemaal in de traditie van die grote Vlaamse schilders die de schilderkunst van de Derde Republiek erg bepaald hebben.

(Samenvatting Dirk Van Assche)



Jean-Joseph Weerts, *La Mort de Bara*, huile sur toile, 3,5 x 2,5 m., 1883, musée d'Orsay, Paris. – © RMN (Musée d'Orsay) / Philipp Bernard



Jean-Joseph Weerts, *L'Assassinat de Marat*, huile sur toile, 2,72 x 3,60, S.D.b.dr. 1880,
La Piscine-Musée d'art et d'industrie André Diligent JJW 50.



Jean-Joseph Weerts, *Flore*, huile sur bois, 1903, 0,46 x 0,37 m,
Roubaix, La Piscine-Musée d'art et d'industrie André Diligent – Photo A. Loubry.



Jean-Joseph Weerts, *Fais ce que dois !!*, huile sur toile, 1,18 x 1,45 m, S.b.dr. 1872,
La Piscine-Musée d'art et d'industrie André Diligent JJW n°47.



Zicht op de eetkamer in de Villa Natacha in Saint-Jean-Cap-Ferrat, 2003 - Vue de la salle à manger de la Villa Natacha à Saint-Jean-Cap-Ferrat, 2003 - Musée départemental Matisse, Le Cateau-Cambrésis

Foto/Photo François Fernandez



Pierre Reverdy, *Le Chant des morts. Poèmes*, Lithographies originales de Pablo Picasso, Paris, Tériade, 1948, pp. 92 & 93, Donation Alice Tériade - Musée départemental Matisse, Le Cateau-Cambrésis

© Succession Picasso 2007 - Foto/Photo Philip Bernard - (© SABAM Belgium, 2009)



Claude Vallois, "Boom", 1999.



Michèle Vallois, "Kinderportret", z.d., olie op doek.



Vincent Vallois, "Water", olie op doek, 195 x 130 cm., 2007.



Valérie Vallois, “Elle te fait tourner la tête”, aquarelle, 2007.